

séquence inévitable de la surabondance des récoltes et non de la suppression de l'échelle mobile.

Les transformations économiques développent la prospérité générale, mais elles ne peuvent pas prévenir des gênes partielles et des perturbations temporaires. J'ai pensé qu'il était utile d'ouvrir une sérieuse enquête sur l'état et les besoins de l'agriculture. Elle confirmera, j'en suis convaincu, les principes de liberté commerciale, offrira de précieux enseignements et facilitera l'étude des moyens propres, soit à soulager les souffrances locales, soit à réaliser des progrès nouveaux.

L'essor de nos transactions internationales ne s'est pas ralenti, et le commerce général qui, l'année dernière était de plus de sept milliards, s'est accru de sept cents millions. Au sein de cette prospérité toujours croissante, des esprits inquiets, sous le prétexte de hâter la marche libérale du gouvernement, voudraient empêcher de marcher en lui ôtant toute force et toute initiative. Ils s'emparent d'une parole empruntée par moi à l'Empereur Napoléon Ier et confondent l'instabilité avec le progrès.

L'Empereur en déclarant la nécessité du perfectionnement successif des institutions humaines, voulait dire que les seuls changements durables sont ceux qui s'opèrent avec le temps par l'amélioration des mœurs publiques. Ces améliorations résulteront de l'apaisement des passions et non de modifications intempestives dans nos lois fondamentales. Quel avantage peut-il y avoir en effet à reprendre le lendemain ce qu'on a rejeté la veille? La constitution de 1832, soumise à l'acceptation du peuple, a entrepris de fonder un système rationnel et sagement pondéré sur le juste équilibre entre les différents pouvoirs de l'Etat. Elle se tient à une égale distance de deux situations extrêmes. Avec une Chambre maîtresse du sort des ministres, le pouvoir exécutif est sans autorité et sans esprit de suite; il est sans contrôle si la Chambre élective n'est pas indépendante et en possession de légitimes prérogatives.

Nos formes constitutionnelles, qui ont une certaine analogie avec celles des Etats-Unis, ne sont pas défectueuses parce qu'elles diffèrent de celles de l'Angleterre. Chaque peuple doit avoir des institutions conformes à son génie et à ses traditions. Certes, tout gouvernement a ses défauts; mais en

jetant un regard sur le passé, je m'applaudis de voir, au bout de quatorze ans, la France respectée au dehors, tranquille au dedans, sans détenus politiques dans ses prisons, sans exilés hors de ses frontières. N'a-t-on pas assez discuté depuis quatre-vingts ans les théories gouvernementales? n'est-il pas plus utile aujourd'hui de chercher les moyens pratiques de rendre meilleur le sort moral et matériel du peuple?

Employons-nous à répandre partout, avec les lumières, les saines doctrines économiques, l'amour du bien et les principes religieux; cherchons à résoudre, par la liberté des transactions, le difficile problème de la juste répartition des forces productives et tâchons d'améliorer les conditions du travail dans les champs, comme dans les ateliers.

Lorsque tous les Français aujourd'hui investis des droits politiques, auront été éclairés par l'éducation, ils discernent sans peine la vérité, et ne se laisseront pas séduire par des théories trompeuses: lorsque tous ceux qui vivent au jour le jour auront vu s'accroître les bénéfices que procure le travail assidu, ils seront les fermes soutiens d'une société qui garantit leur bien-être et leur dignité; enfin, quand tous auront reçu, dès l'enfance, ces principes de foi et de morale qui élèvent l'homme à ses propres yeux, ils sauront, qu'au dessus de l'intelligence humaine, au dessus des efforts de la science et de la raison, il existe une volonté suprême qui règle les destinées des individus comme celles des nations.

Le discours impérial prononcé à l'occasion de l'ouverture des Chambres contient un exposé complet de la politique intérieure qui porte la lumière partout, tranquillise les esprits, rassure les intérêts et présente l'avenir dans les meilleures conditions de prospérité. Répondant aux aspirations de l'opinion publique, le chef de l'Etat, dans l'exposé de la situation financière, passe en revue les réformes introduites dans le budget dont l'équilibre est assuré par un excédant de recettes.

L'Empereur s'applaudit de voir, au bout de quatorze ans, la France respectée au dehors, tranquille au dedans.

Les deux questions capitales qui se rapportent à la politique extérieure, le Mexique et l'Italie, sont abordées avec une netteté devant laquelle doivent disparaître les doutes injustes et les interprétations erronées. La France n'a plus de raisons pour continuer en faveur du Mexique des sacrifices désormais inutiles et chacun apprendra avec satisfaction que notre expédition mexicaine touche à son terme.

A l'égard de l'Italie, le langage de l'Empereur est formel: « Nous avons lieu d'être fier, de compter sur la scrupuleuse exécution du traité du 15 septembre et sur le maintien indispensable du pouvoir du Saint-Père. » Florence restera la capitale de l'Italie, et Rome, protégée par la volonté de la France, sera toujours le siège de la papauté. En déclarant indispensable le maintien du pouvoir temporel, le souverain qui s'honore d'avoir défendu les droits du Saint-Père fait disparaître toutes les appréhensions qui pouvaient causer les menées révolutionnaires.

L'Empereur constate nos bonnes relations avec l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal et les Etats-Unis, il rappelle l'indignation générale produite par l'assassinat du Président Lincoln et les regrets unanimes causés par la mort du Roi des Belges; le nom du gouvernement russe, maudit par toutes les nations civilisées, n'a pas trouvé place dans le discours impérial.

En terminant son discours, l'Empereur après avoir rappelé que sous prétexte de hâter la marche libérale du gouvernement, des esprits inquiets voudraient empêcher de marcher, en lui ôtant toute force et toute initiative, a montré sous leur véritable aspect les améliorations qu'opèrent avec le temps et le progrès les institutions humaines.

Dans la pensée du chef de l'Etat, le moment n'est pas venu de réaliser certaines mesures libérales, opportunes selon les uns, intempestives selon les autres. — En attendant les libertés qui nous manquent faisons usage de celles que nous possédons et ne perdons pas de vue l'époque si péniblement traversée où, sous prétexte de conquérir la liberté, nous n'avons recueilli que l'agitation et les mécomptes.

J. REBOUX.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes:

Madrid, 21 janvier, 1 h. 30 m.

Le général Prim et les insurgés qui l'accompagnaient sont entrés hier, à 2 heures de l'après-midi, en Portugal, après avoir fait préalablement la remise de quelques chevaux et de leurs armes au maire d'Encinasola. L'insurrection est terminée.

La tranquillité est complète dans le reste du pays.

Bayonne, 21 janvier.

On mande de Madrid, le 20 à midi:

La Gazette de Madrid annonce que le 19, à quatre heures de l'après-midi les rebelles ont passé Узague se dirigeant sur Bianvenuda, province de Badajoz.

Des troubles ont eu lieu à Reuss et à Valence. La province de Valence a été mise en état de siège.

Madrid est toujours tranquille. 3 0/0 dette intérieure 37-40, d^e différé 34-75.

Bayonne, 22 janvier.

On mande de Madrid, le 21, à midi:

Tous les sergents, deux lieutenants et un capitaine du 1^{er} régiment cuirassiers

du roi, ont été embarqués hier pour les îles Philippines. Ils sont accusés d'avoir voulu se soulever à Madrid même.

La tranquillité règne à Madrid, Valence, Reuss, et dans le reste du royaume. 3 0/0 dette intérieure, 37-65. — Dito différée, 34-75.

Gènes, 22 janvier.

Le prince Oddone, le plus jeune des fils du roi d'Italie, est mort cette nuit.

Vienne, 21 janvier.

Le Wanderer annonce que l'on assure dans les cercles diplomatiques que la France a l'intention d'intervenir dans l'incident qui vient d'avoir lieu entre le Pape et le baron de Meyendorff.

Le même journal ajoute que la France fera des démarches, d'accord avec le cardinal Antonelli, qu'elle soutiendra fermement les déclarations du Saint-Siège et qu'elle demandera au cabinet de Vienne de faire des démarches analogues.

Berlin, 21 janvier.

Le Hanovre a positivement annoncé sa ratification imminente du traité italien.

Le prince Biron de Courlande, chargé de féliciter le roi Léopold II, au nom du roi de Prusse, partira demain pour Bruxelles.

Londres, 20 janvier.

L'Office Reuter a reçu de New-York, en date du 10, les nouvelles suivantes:

M. Seward a écrit à M. Bigelow que si la France ne quittait pas le Mexique, les relations amicales entre cette puissance et les Etats-Unis seraient compromises.

L'Amérique ne reconnaîtra pas l'empereur Maximilien, alors même que la France retirerait ses troupes du Mexique, et les Etats-Unis ne donneront aucune garantie relativement à la consolidation de l'empire mexicain.

Il a été présenté au Congrès un projet de la loi relatif à l'émission d'obligations à 40 ans payables en or, pour l'amortissement de la dette flottante.

L'agio sur l'or est à 39.

CORRESPONDANCE

Nous publions sous notre responsabilité légale le résumé suivant extrait de nos correspondances:

Paris, 22 janvier.

Dès onze heures, ce matin, la place du Carrousel prenait une animation extraordinaire. Les chefs de police, les sergents de ville, la garde de Paris organisaient sur cette place et les rues qui y conduisent le service d'ordre.

A midi trois quarts, S. M. l'Impératrice et sa suite, le Prince Impérial et sa suite sont sortis des Tuileries acclamés par la garde nationale, la garde impériale et la foule massée derrière les troupes.

L'Impératrice était en robe lilas; la princesse Mathilde en robe claire, couverte d'un châle lamé d'or; la princesse de Hohenzollern, en robe bleue, le Prince Impérial, en costume de velours noir, portait le grand cordon de la Légion d'honneur.

A une heure, le canon des Invalides a annoncé l'arrivée de l'Empereur, qui a été salué, sur tout le parcours et à son entrée dans la salle des Etats, par des cris unanimes et mille fois répétés de: *Vive l'Empereur!*

A la portière de la voiture de l'Empereur se tenaient MM. le général Fleury, grand écuyer, le général aide de camp de service, deux officiers d'ordonnance, le commandant de l'escadron de service, et deux écuyers.

Arrivé au pavillon Denon, l'Empereur a

été reçu par le prince Napoléon et les princes de la famille impériale ayant rang à la cour.

L'Empereur a été vivement acclamé à son entrée dans la salle des Etats. Sa Majesté avait à sa droite le Prince Impérial, à sa gauche le prince Napoléon, sur les marches du trône, étaient le prince Lucien et le prince Bonaparte, ce dernier en costume de *monsieur*.

Après avoir pris place sur le trône, l'Empereur a prononcé le discours que nous avons reproduit plus haut et qui a été couvert d'applaudissements unanimes.

Le *Mémorial diplomatique* dément le bruit d'un prochain voyage de l'Empereur d'Autriche à Paris. Il annonce que l'Empereur François-Joseph, accompagné de l'Impératrice Elisabeth et de sa jeune fille, quittera Vienne le 25 courant pour aller visiter pendant plusieurs semaines à Bude Pesth.

Voici, d'après un correspondant allemand du *Mémorial diplomatique*, le texte exact de la réponse faite par le Pape à l'envoyé russe quand celui-ci ne craignit pas de lui dire qu'en Pologne le catholicisme était la révolution: « Je ne puis croire, répondit Pie IX, que votre souverain vous ait chargé de venir m'insulter chez moi, et je vous congédie. »

Le bruit avait couru que la Prusse avait fait à M. Arman, constructeur de navires à Bordeaux, une importante commande qu'on évalue à 30,000,000 fr. Il paraît que le traité était à la veille d'être conclu lorsque des constructeurs anglais ont offert des conditions plus favorables. M. de Bismarck s'est empressé de les accepter. C'est donc l'Angleterre qui fournira une partie de la flotte militaire de la Prusse. On va fonder une école de marine dans le port de Kiel.

Le second volume de l'*Histoire de César* est composé. Les épreuves viennent d'être envoyées à l'Empereur. On pense que la publication aura lieu dans la première quinzaine de mars.

La Cour de cassation a rejeté le pourvoi de M. Maurice Joly dans l'affaire de presse relative à la brochure intitulée: *Dialogues aux enfers*.

Pour toute la correspondance, J. Reboux

BULLETIN INDUSTRIEL & COMMERCIAL

Parmi les questions sur lesquelles l'ouverture de la session législative appelle l'attention, se trouve celle de la navigation intérieure. On annonce que les représentants de nos départements du Nord et de l'Est, où l'industrie des transports par eau a tant d'importance, doivent se réunir pour demander avec plus d'insistance que jamais l'entière suppression des droits de navigation, déjà diminués de près de moitié depuis quelques années, mais dont l'abolition est représentée comme nécessaire pour mettre la batellerie en mesure de soutenir la rude concurrence des chemins de fer.

L'administration des travaux publics à jusqu'à présent toujours repoussé cette demande, en objectant que la suppression des droits de navigation enlèverait au Trésor une ressource annuelle d'environ 5 millions, qui ne suffit même pas pour entretenir en bon état nos canaux et nos rivières navigables. Mais en réponse à cet argument, on objecte que la gratuité du parcours des voies navigables aurait pour résultat certain d'amener un agrandissement considérable dans le développement agricole et industriel des départements intéressés, et, par conséquent, de créer au profit du Trésor public une somme de revenus indirects bien supérieure aux cinq millions qu'il aurait sacrifiés.

plus près: « Mais, mon Dieu! ajoutez-elle, vous avez pleuré. Qu'est-ce qui vous a donc fait de la peine? »

Et sa voix, en prononçant ces mots, a un accent si pénétrant, et ses yeux une si douce expression d'affection et de bonté! Toutes mes colères s'évanouissent. Je prends ses deux petites mains, je les serre dans les miennes, et je me sens le cœur transporté de joie.

Comme les autres âges de la vie, l'enfance a ses chagrins, mais ses chagrins ont peu de consistance et de durée. C'est là son bonheur. Promptement elle s'afflige et promptement elle se console. Ses inquiétudes se dissipent, comme un léger nuage sur un ciel de printemps; ses larmes s'évaporent, comme les gouttes de pluie qu'une tiède brise essuie, ou qu'un rayon de soleil dessèche. L'enfant ne connaît point et ne pressent même point les douloureuses épreuves de la destinée humaine, les combats qui fatiguent et découragent l'athlète le plus résolu, les tempêtes affections qui tarissent les saintes sources de la confiance, les lâches fourberies, les trahisons et les méchancetés qui laissent au fond du cœur une trace ineffaçable. Dans sa virgine ignorance, l'enfant a la foi sans réserve, l'amour sans crainte, l'espoir sans trouble. C'est là son paradis terrestre. En des heures bénies, c'est quelquefois encore celui de l'homme.

A mon retour au logis, à la fin de cette journée où j'ai subi un si terrible orage, ma grand-mère me dit: « M. le curé est venu une fois une visite, et ne te trouvant pas, m'a prié de te remettre cette petite histoire. Il désire que tu l'apprennes par

cœur, et moi, j'ai promis que tu nous la réciterais prochainement. »

A ces mots, elle me donne une feuille de papier sur laquelle est écrite, en très-jolis caractères, cette fable qui a pour titre: *Les enfants dans le bois*.

« Trois enfants se rendant ensemble à l'école, réfléchissent que c'est bien ennuyeux d'étudier, et se disent: « Allons au bois, nous y trouverons toutes sortes de jolies créatures qui n'ont rien de mieux à faire que de jouer, et nous jouerons avec elles. »

« Ils s'en vont, et passent sans oser s'arrêter devant l'active fourmi, et s'écartent aussi de l'abeille. Mais le hanneton qu'ils invitent à s'associer à leur récréation leur dit: « Y songez-vous? Il faut, en ce moment, que je me construisse, avec ces brins d'herbe, un nouveau pont, l'ancien n'étant plus solide. »

« Moi, dit la souris, je dois faire mes provisions pour l'hiver; moi, dit la blanche colombe, j'ai plusieurs choses encore à porter dans mon nid. Moi, dit le lièvre, je m'amuserais volontiers à courir avec vous, mais je n'ai pas encore lavé mon museau ce matin. Avant tout, je dois faire ma toilette. »

— Et toi, gentil ruisseau, s'écrient les petits déserteurs, toi qui sautilles et babilles si bien, ne veux-tu pas jouer avec nous? — Ah! voilà de sots enfants, répond le ruisseau. Comment, vous vous figurez donc que je suis inoccupé, et nuit et jour, je n'ai pas un instant de repos. Il faut que j'arrose les hommes et les animaux, que j'arrose les collines, les vallées, les champs et les jardins. Il faut que j'éteigne les incendies, que je fasse mouvoir des forges,

des moulins et des scieries. Je n'en finirais pas, si j'essayais de vous énumérer tous mes différents emplois. Adieu, je suis pressé. »

« Les enfants déconcertés, lèvent les yeux en l'air et aperçoivent un pinson perché sur une branche. « Ah! lui disent-ils, toi qui n'as rien à faire, veux-tu venir jouer avec nous? »

— Rien à faire! êtes-vous fols? répond le pinson. Pendant le jour, il faut que j'attrape des mouches pour ma nourriture. Il faut que je fasse ma partie dans le concert des autres oiseaux, que je récréer par mes chants le pauvre homme dans son travail, que j'endorme les enfants par un autre chant, et que, soir et matin, je célèbre les louanges de Dieu. Allez, petits paresseux que vous êtes, allez aussi à votre devoir et ne venez plus troubler les habitants de la forêt, qui tous ont leur tâche à remplir. »

Les enfants ont profité de cette leçon, et ils ont reconnu que le plaisir est doux quand il est la récompense du travail.

Pendant que je lis cette naïve parabole, ma grand-mère m'observe, sachant que le curé a voulu par là me donner une amicale admonestation. Si enfant que je sois, il ne m'est pas difficile de la comprendre, et je sens que je la mérite. Mais j'ai déjà cette faiblesse de caractère que, par malheur, j'ai conservée dans des circonstances plus graves; je ne sais point résister à mes penchants de cœur ou d'imagination, et avec un très-bon fonds d'honnêteté, avec des meilleures intentions, dans les divers hasards de la vie, on peut, par un mal abandon, être entraîné à de grandes fautes.

Je reconnais que, depuis quelque temps,

je n'étudie plus comme autrefois, qu'au lieu de garder une des premières places dans ma classe, je suis descendu, par ma négligence, à un rang inférieur, tandis que Guillaume qui a le travail difficile, mais continu, gagne de plus en plus l'approbation de notre maître. Je fais cette humble confession à ma grand-mère, et en même temps, je lui dis que je voudrais bien continuer à voir Clara, jusqu'à son départ. Mon aïeule accède avec indulgence à mon désir, et pense avec joie que bientôt je me remettrais assidûment à l'étude.

Bientôt l'été rapide de nos montagnes sera fini. Déjà M. Miéry s'inquiète pour sa chère délicate petite de quelques brusques variations de température. Aux premières brumes de l'automne, elle doit nous quitter comme l'hirondelle.

Mais je devais être séparé d'elle encore plus tôt que je ne l'avais pensé.

Un jeudi, après avoir très-consciencieusement employé ma matinée à faire des analyses de grammairie et diverses opérations d'arithmétique, après avoir diné gaiement avec ma grand-mère qui, m'ayant vu si bien travailler, est contente de moi, je m'achemine vers la maison de M. Miéry, heureux de songer que j'ai plusieurs heures de liberté à passer avec Clara.

La voilà. Elle est debout, près de la porte, la tête tournée de mon côté, comme si elle m'attendait.

« Oh! Max, me dit-elle d'un ton d'amusant reproche: Dieu soit loué. Enfin, vous arrivez. Vous ne savez sans doute pas que je suis une pauvre petite abandonnée. »

— Comment donc? — Mon père est parti avec mon oncle pour Morez; mademoiselle Betsy est au lit avec la migraine; Toïnette, la femme

de chambre, travaille sans relâche, depuis deux jours, à se faire une robe et un bonnet pour un mariage auquel elle doit assister, la semaine prochaine. Vous voyez bien que je suis une pauvre petite abandonnée.

— Plus maintenant, puisque je vais rester avec vous. Pour vous mieux protéger, voulez-vous que j'appelle Guillaume et Benoit, et Tambour? — Non, je n'ai pas besoin d'eux. C'est assez que vous soyez là, s'il vous plaît d'être gentil et de ne pas me contrarier, comme vous le faites quelquefois.

— Moi! vous contrarier! Est-ce possible? — C'est bien. Nous verrons. J'ai une idée.

— Quelle idée? — Regardez sur cette chaise, ce chapeau de paille et ce filet. Qu'est-ce que cela vous annonce? Je parie que vous ne devinez pas.

X. MARMIER.

(La suite au prochain numéro.)

— L'Histoire de France illustrée, de MM. Bordier et Chardon; les *Voyageurs anciens et modernes*, livre couronné par l'Académie française; le nouveau volume du *Magasin pittoresque*, se recommandent par les qualités les plus essentielles dans les ouvrages destinés aux familles: instruction, sincérité, conscience, choix judicieux des sources pour les gravures comme pour le texte et surtout longue expérience de ce qui convient le mieux à l'enseignement agréable des connaissances utiles à tout le monde.